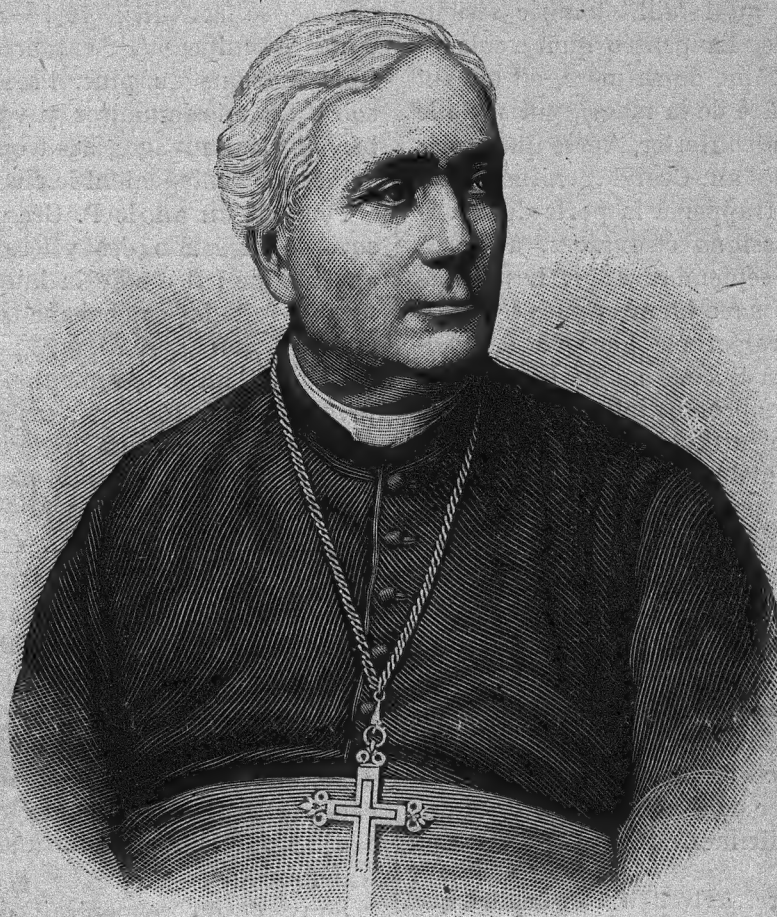


LES CONTEMPORAINS



M^{GR} GRANDIN, APÔTRE DU NORD-OUEST CANADIEN (1829-1902)

I. ORIGINE — ÉDUCATION VOCATION RELIGIEUSE

Vital-Justin Grandin naquit à Saint-Pierre-sur-Orthe, au diocèse de Laval, le 8 février 1829, le neuvième d'une famille de quatorze enfants. Le père, Jean Grandin, et la mère, Marie Veillard, honnêtes fermiers, surent leur inspirer les sentiments de foi, de sacrifice et d'amour du travail dont ils étaient eux-mêmes animés. Vital n'avait pas encore dix ans lorsqu'il fit sa Première Communion. Dès cette époque, on remarquait en lui des signes de vocation sacerdotale, mais la pauvreté de ses

parents ne permettait pas de payer une pension au Petit Séminaire, où se trouvait déjà l'un de ses frères, Jean. Lorsque celui-ci entra au Grand Séminaire du Mans, une veuve charitable, qui habitait cette ville, consentit à prendre le jeune Vital en pension chez elle pour la modique somme de 40 francs par an. L'abbé Jean obtint la permission de consacrer ses heures de liberté à l'instruction de son frère, qui put ainsi faire ses classes. L'abbé Sébaux, secrétaire de Mgr Bouvier, évêque du Mans, s'intéressa au jeune Grandin ; il lui donna aussi quelques leçons, contribua généreusement à son entretien, et le plaça

au Séminaire de Précigné, où il acheva ses études. Sur ces entrefaites, la mort de Mme Grandin causa une douleur si vive au jeune homme qu'il faillit tomber sérieusement malade. La pensée qu'il soulagerait un jour l'âme de sa mère, en offrant le Saint Sacrifice de la messe, put seule le distraire et le reconforter. Après une année de philosophie au Grand Séminaire du Mans, il vint frapper à la porte du Séminaire des Missions étrangères, à Paris. C'était le 21 septembre 1851. Les directeurs reçurent avec bienveillance le jeune abbé ; ils auraient été heureux de l'admettre dans la Société mais on crut que son défaut de prononciation lui créerait une immense difficulté pour parler les langues orientales ; en conséquence, mieux valait pour lui s'adresser à une Congrégation religieuse.

L'abbé Grandin entra au noviciat des Oblats de Marie, à Notre-Dame de l'Osier (Isère). Là, il vit pour la première fois un jeune missionnaire de vingt-huit ans, Mgr Taché, coadjuteur de Saint-Boniface, dans le Nord-Ouest canadien. Ses conversations avec ce prélat lui inspirèrent un vif désir d'aller convertir les sauvages des prairies canadiennes.

Je vous assure, écrivait-il à sa famille, que si j'allais dans cette mission, je ne regretterais ni la Chine ni le Tonkin.

Pendant le cours de ses études théologiques au Grand Séminaire de Marseille, le P. Grandin reçut tous les Ordres sacrés des mains de Mgr de Mazenod. Ordonné prêtre le 24 avril 1854, il s'embarqua au Havre au mois de juin et arriva le 2 novembre à Saint-Boniface.

II. DÉBUTS DU P. GRANDIN — MISSION D'ATHABASCA — LES MONTAGNAIS — MŒURS ET TRADITIONS DE CES SAUVAGES

La station de Saint-Boniface n'offrait pas même alors l'aspect d'un village. Les seules constructions étaient la cathédrale, l'évêché et la maison des Sœurs. Un cer-

tain nombre de cabanes étaient échelonnées sur les bords de la Rivière-Rouge.

En face de Saint-Boniface, sur la rive gauche, se trouvait le fort Garry (aujourd'hui Winnipeg) (1), entouré de deux ou trois maisons au plus. Presque tous les soirs, les missionnaires y voyaient exhiber, par les sauvages, des trophées de chevelure, et y entendaient le chant de guerre.

Pendant un an, le P. Grandin s'exerce, sous la direction des vétérans, à la vie apostolique ; il étudie la langue des sauvages, fait le catéchisme et visite les malades. Son apprentissage ne va pas sans danger. A un enterrement, il néglige les précautions ordinaires : ses deux oreilles sont gelées ; dans une visite aux malades, il est longtemps poursuivi par deux Sioux et ne doit son salut qu'à la vitesse de son cheval.

En 1855, il se rend à la mission de la Nativité, sur les bords du lac Athabasca. C'était un voyage de 2 800 kilomètres. Mgr Taché l'accompagna jusqu'à l'Ile-à-la-Crosse. Tous les deux profitèrent des barques de la Compagnie de la baie d'Hudson. Il était, en effet, impossible de pénétrer dans ce pays autrement que par eau ; les forêts opposaient une barrière infranchissable.

Souvent, on rencontrait des *portages*. On appelle ainsi des lieux où la navigation est arrêtée, soit par des rapides ou par des chutes d'eau, soit par la hauteur des terres, soit par le terrain qui sépare deux lacs. Il fallait alors décharger les barques et transporter sur les épaules ce qu'elles contenaient. De Montréal au lac Huron, il y avait 44 portages ; du fort William au fort Garry, on en comptait presque autant ; du lac Winnipeg à l'Ile-à-la-Crosse, on en rencontrait 36.

Le P. Grandin, après un voyage de deux mois, arrivait le 6 août au lac Athabasca, belle nappe d'eau d'une longueur de 320 kilomètres, qui se déverse dans le Mackenzie.

(1) Winnipeg comptait en 1905 70 000 habitants, en 1909, 125 000.

La mission était administrée par le P. Faraud, qui, laissant au nouveau venu le soin de continuer son œuvre, alla fonder une nouvelle station plus à l'Ouest.

L'évangélisation des Montagnais d'Athabasca n'était pas facile. De tous les sauvages, les Montagnais étaient les moins cruels, les plus facilement accessibles. Néanmoins, que de vices chez eux ! Ils abandonnaient au milieu des déserts les vieillards, même leurs pères, et les infirmes dès qu'ils étaient à charge ; ils traitaient les femmes avec autant d'égoïsme que de mépris. La femme du Montagnais n'était pas sa compagne, mais sa chose. Dans la famille, elle n'était guère plus considérée que le chien. Le même mot désignait l'un et l'autre. Au missionnaire qui lui demandait l'explication de cette anomalie, un métis répondit :

— Je n'en vois point d'autre que notre mépris pour la femme. Avant de savoir prier, nous estimions le chien et la femme au même prix.

Aussi, quand il y avait plusieurs filles dans une famille, les mères elles-mêmes tuaient les dernières après leur naissance. Les pauvres sauvagesses trouvaient leur dégradation toute naturelle et la subissaient sans se plaindre. Dans les premiers temps où le P. Grandin annonçait les vérités du salut, elles n'osaient l'écouter que de loin, ne croyant pas que la parole de Dieu fût pour elles. Longtemps elles s'estimèrent indignes de recevoir le baptême et surtout la communion.

Il va sans dire que la polygamie fut un grand obstacle à la conversion de ces tribus. Un jour, un sauvage, bien décidé à embrasser le christianisme, vint trouver le P. Grandin. Il était accompagné de ses deux femmes qui ne voulaient le quitter ni l'une ni l'autre.

— Je t'en prie, dit-il au missionnaire, indique-moi celle que je dois laisser.

Le P. Grandin ne voulut pas accéder à son désir. Chacune des femmes soutenait ses droits avec éloquence.

— Et pourtant, reprit le sauvage, je ne

veux pas aller en enfer à cause de vous.

Puis, s'adressant au missionnaire et lui désignant une de ses femmes :

— Celle-ci, dit-il, a un garçon de quatorze ans, qui pourra bientôt chasser et faire vivre sa mère ; c'est elle que je veux laisser. Je vais charger un de mes parents de la faire vivre jusqu'à ce que mon fils soit capable de lui venir en aide. L'autre n'a que de petits enfants, je la garderai.

Avant l'arrivée des missionnaires, les Montagnais croyaient à l'existence d'un Etre suprême ; ils l'adoraient sous le nom de Grand Esprit.

J'ai entendu raconter, écrivait en 1851 le P. Taché, plusieurs exemples qui prouvent combien les prières de ces âmes simples étaient puissantes auprès de Celui qui a dit : « Demandez et vous recevrez. » Voici un fait entre plusieurs. J'examinais un jour la main d'un vieillard privé de son pouce. S'étant aperçu de mon attention, il me dit d'un ton de conviction qui me toucha :

— Vois cette main ; j'étais un jour à la chasse, en hiver, loin de ma loge. Il faisait froid. Je marchais. Tout à coup, j'aperçois des cariboux ; je les approche, je tire ; mon fusil éclate et m'emporte le pouce. Déjà beaucoup de mon sang avait coulé ; en vain, je m'efforçais de l'arrêter ; impossible. Peu à peu, je prenais froid ; j'essayais d'allumer du feu : impossible. Alors, j'eus peur de mourir, mais, me souvenant de Celui que tu nommes Dieu et que je ne connaissais pas bien, je lui dis : « Mon Grand Père, on dit que tu peux tout, regarde-moi, et puisque tu es le Puissant, secours-moi. » Tout à coup, plus de sang, ce qui me permit de mettre ma mitaine. Je regagnai ma loge où je tombai de faiblesse en entrant. Je compris alors, ajouta-t-il profondément ému, quelle est la force du Puissant. Depuis ce moment-là, j'ai toujours désiré le connaître. C'est pourquoi, ayant appris que tu étais ici, je suis venu de bien loin pour apprendre de toi à servir Celui qui m'a sauvé cette fois et qui, seul, peut nous faire vivre tous.

Avec l'existence d'un Etre suprême, ils admettaient celle d'esprits inférieurs, méchants, auteurs des revers, des maladies et de la mort. Ils les supposaient en union étroite avec les animaux ennemis de l'homme ou qui lui font horreur, particulièrement les serpents. Ils avaient soin de

ne rien dire contre ces animaux pour ne pas exciter leur colère et s'attirer leur vengeance. Quoique très bornés dans leurs connaissances historiques, comme tous les sauvages de l'Amérique du Nord, les Montagnais avaient conservé quelques souvenirs relatifs à la chute de l'homme par la femme, au déluge, à l'existence des géants, à la dispersion des peuples. Deux géants, selon eux, en vinrent un jour aux mains; l'un d'eux fut tué et tomba à la renverse entre le grand lac glacé (la mer Glaciale) et l'autre rive : sur ce corps, comme sur un pont, les cariboux passèrent d'un bout à l'autre. Légende curieuse qui paraît être une tradition altérée de ces sauvages sur leur origine asiatique. D'autres légendes attestent la multiplicité de leurs émigrations à travers les îles Kouriles.

Un proverbe canadien dit : *Effronté comme un Montagnais*. En effet, ces sauvages conservent dans leurs relations entre eux et avec les étrangers une liberté d'allures qui les accommode autant qu'elle embarrasse les autres. Point de rang ni de distinction. L'enfant et le vieillard, le père et le fils se traitent d'égal à égal, se reprennent mutuellement et se rient l'un de l'autre. Ils sont singulièrement indiscrets et importuns. Si vous leur donnez un objet, immédiatement ils vous en réclament un autre.

Cependant, ils ne dérobent pas; le vol est en abomination chez eux. On a vu quelquefois ces sauvages très pauvres trouver un outil ou un effet d'habillement dans les bois et faire deux ou trois jours de marche pour venir demander aux habitants des postes si ces objets ne leur appartenaient pas.

III. SUCCÈS DU MISSIONNAIRE

A L'ÎLE-A-LA-CROSSE — LE « FILS DE DIEU »

Le P. Grandin ne ménagea ni son temps ni sa peine, et bientôt il eut la consolation de compter de nombreux prosélytes. Les nouveaux convertis étaient pleins de ferveur; ils ne se lassaient pas de prier.

Les Montagnais, très curieux, voulaient tout savoir, se rendre compte de tout. Un jour que le P. Grandin venait de raconter la création de la première femme, il fut interpellé par un sauvage :

— Ce que tu nous racontes là, dit-il, n'est pas possible. Si c'était vrai, il me manquerait une côte.

Et se tâtant fortement :

— Tiens, ajouta-t-il, regarde, je les ai toutes.

— Allons donc, répondit le missionnaire, tu ne sais pas ce que tu dis. Ne fais-tu pas couper parfois la queue et les oreilles à tes chiens ? Est-ce que cependant leurs petits n'ont pas tous la queue et leurs deux oreilles ?

Et les Montagnais avouèrent que la Robe Noire avait raison. Un vieillard lui dit :

— Je voudrais bien voir ton père ?

— Et pourquoi ?

— Pour le remercier de ce qu'il t'a permis de venir ici sauver nos âmes, et lui donner mon bonnet.

Magnifique fourrure, ce bonnet était le plus précieux trésor du pauvre homme.

La nourriture du missionnaire était la même que celle des sauvages : jamais de pain, parfois de la viande, quand la chasse avait été heureuse ; mais le plus souvent du poisson et du *pémikan*, pâté composé avec de la graisse et de la viande de bison séchée et réduite en poudre.

En hiver, il fallait se précautionner contre un froid de 45 à 50 degrés, chauffer les raquettes et entreprendre de longs voyages sur la neige, en traîneau tiré par des chiens. Ces animaux sont ordinairement attelés quatre ensemble à la file l'un de l'autre; ils ne font pas moins de 50 kilomètres par jour. En tête se place toujours un limier remarquable par son intelligence et la finesse de son odorat, un véritable guide. Tous ceux qui les conduisent se servent pour les exciter de ces termes : « Marche ! Hue ! Dia ! » ce qui indique l'origine française de ces attelages.

Il ne faut pas trop poétiser ces voyages : tantôt le traîneau verse, ensevelissant les voyageurs dans la neige ; tantôt une branche malencontreuse leur déchire le

visage ; parfois le vent les glace et la neige les aveugle.

En 1856, le P. Grandin reçut la visite de Mgr Taché, du P. Grollier et du P. Faraud. Une retraite fructueuse fut prêchée à cette occasion. Peu de temps après, l'évêque de Saint-Boniface, sur le point de s'embarquer pour l'Europe, confiait au P. Grandin la mission de l'Ile-à-la-Crosse. Le religieux mit vingt-deux jours pour se rendre à son poste. Le voyage fut excessivement pénible. Il arriva souffrant, boiteux, menacé de perdre la vue.

Dès que sa santé le lui permit, le P. Grandin se mit à visiter et à instruire les sauvages déjà baptisés pour la plupart ; la ferveur de ses néophytes l'édifia. Il remerciait Dieu de lui avoir confié le soin de ces âmes candides lorsque, tout à coup, une vraie révolution se produisit dans la tribu.

Séduits par un halluciné qui se faisait passer pour le « Fils de Dieu », les sauvages brûlèrent tout ce qui leur appartenait, cessèrent de venir à la mission et se mirent à suivre le prétendu prophète. Bien que sa vie fût menacée, le P. Grandin voulut ramener ces pauvres égarés. Accompagné de quelques jeunes gens, il se rendit au campement du « Fils de Dieu ». Celui-ci l'appela son fils, lui proposa de lui montrer les tables de Moïse et d'autres merveilles, puis, subitement, chercha à l'assommer à coups de bâton.

S'arrachant aux mains de ce forcené, le Père lui dit :

— Je n'ai peur ni de toi ni de ton bâton, mais j'ai peur pour toi, car, dans quelques jours, les blancs passeront ici, et ils pourront te faire payer cher les mauvais traitements que tu m'as infligés.

Puis s'adressant à la foule :

— Ce prétendu Fils de Dieu, ajouta-t-il, n'est qu'un fou, et s'il est possédé d'un esprit quelconque, c'est du mauvais esprit. Il prétend parler toutes les langues, et vous venez de constater qu'il ne sait parler ni l'anglais ni le français. Pauvres malheureux ! sur ses conseils, vous avez sottement brûlé tout ce que vous possédiez. Il prétend faire pousser à volonté le

gazon et les feuilles. Demandez-lui donc de vous rendre seulement un mouchoir.

Les sauvages, honteux et confus, baissèrent la tête ; ils revinrent, pour la plupart, avec le missionnaire.

Peu de temps après, le P. Grandin, nommé, malgré ses protestations, évêque de Satala et coadjuteur de Mgr Taché, partait pour l'Europe.

IV. LE COADJUTEUR DE SAINT-BONIFACE — VOYAGE AU CERCLE POLAIRE — SCÈNES DIVERSES PARMI LES SAUVAGES

Mgr Grandin fut sacré à Marseille par Mgr de Mazenod, le 30 novembre 1859. Par humilité, il ne voulait pas emporter avec lui ses ornements épiscopaux. En ayant eu connaissance, le fondateur des Oblats, qui usait avec lui d'une familiarité toute paternelle, lui dit :

— Comment, Satala, tu ne veux pas emporter ta mitre ? J'aimerais mieux te voir partir sans chemise.

Il dut donc prendre crosse, mitre, et en user pour la satisfaction de ses amis et de ses parents. Une grave maladie faillit le retenir en Europe. Malgré son épuisement et sa faiblesse, il s'embarqua pour le Canada avec le P. Seguin et un de ses cousins, l'abbé Grouard. Mgr Taché essaya vainement de le retenir quelque temps à Saint-Boniface, l'intrépide missionnaire voulut regagner son poste de l'Ile-à-la-Crosse, emmenant quelques Sœurs Grises de Montréal pour l'éducation des sauvages. Le voyage, avec ses 36 portages, l'abandon des guides, les chutes dans les bourbiers, etc., fut un enchaînement de difficultés ; il dura soixante-sept jours. Sans prendre le temps de se reposer, Mgr Grandin se mit à l'œuvre, tour à tour catéchiste, maçon, menuisier et pêcheur.

Au printemps de 1861, il entreprit une excursion au cercle polaire, qui dura plus de trois ans. Il visita successivement les stations de la Nativité, sur les bords du lac Athabasca ; de Notre-Dame des Douleurs, au fond du même lac ; du Sacré-Cœur,

près du fort Simpson ; de Saint-Raphaël, sur la rivière aux Liards ; de Saint-Joseph, sur les bords du grand lac des Esclaves ; de Sainte-Thérèse, au fort Norman, et enfin de Notre-Dame de Bonne-Espérance, au fort Good-Hope.

Cette dernière se trouve à 1 700 kilomètres de la première. Mgr Grandin y séjourna trois mois (d'octobre 1861 à janvier 1862). L'hiver fut excessivement rude. Impossible de pêcher et de chasser ; bientôt les vivres manquèrent parmi les sauvages. On vit des scènes désolantes : une famille dévorer, faute d'aliments, une paire de souliers oubliés dans un campement, un misérable père tuer et manger sa petite fille de quatre ans. Les missionnaires eurent leur part de la misère générale. Se contentant du strict nécessaire, ils partageaient avec ces infortunés leurs modiques ressources.

Voici la description que Mgr Grandin fait de son palais épiscopal :

C'était une maison de 7 mètres de long sur 6 de large, faite avec des troncs d'arbres superposés. Elle servait, en même temps, d'église, de salle des exercices, de salle de récréation, de réfectoire, de dortoir, de cuisine, d'atelier de travail.

Elle était éclairée par deux parchemins au milieu desquels on avait pu faire tenir un petit carreau de vitre. Les Pères, pour épargner la bougie, en étaient réduits à dire le saint office à la lueur du foyer.

Les plafonds avaient si peu d'élévation que les habitants ne pouvaient se tenir debout qu'entre deux solives. Quand nous étions couchés, nous pouvions jouir de la vue des aurores boréales à travers les interstices de la toiture, mais ces ouvertures laissaient aussi pénétrer la neige et un froid glacial.

Pour tout mobilier, il y avait une vieille chaise, un banc, quelques malles, et enfin un réveille-matin qui servait d'horloge. L'établi du Fr. Kerney servait de table à manger et de table d'écriture. Les lits ne prenaient pas grand'place. Chaque soir, nous nous contentions de nous envelopper dans nos couvertures et de nous étendre sur le plancher.

Le 9 janvier, l'évêque reprit le chemin du fort Norman, accompagné de deux sauvages et d'un métis, qui possédait un traî-

neau et deux chiens. Il eut beaucoup à souffrir du froid et des difficultés de la route.

Voici notre ordre de marche. En tête s'avancait un sauvage, la hache à la main, pour couper les aspérités de la glace ou de la neige, et un ballot sur les épaules. Je marchais après lui, n'étant chargé que de ma personne et de mes vêtements, et malgré cela, j'étais chaque soir le plus fatigué. Les chiens traînaient, après moi, nos provisions et les leurs, et le second sauvage, armé d'une longue perche, poussait, de temps en temps, le traîneau et fermait la marche.... Mon costume n'est nullement épiscopal. A part une chemise de flanelle, je suis presque entièrement vêtu de cuir : un long pantalon de peau d'orignal, une seconde chemise de caribou avec le poil en dedans, et enfin, une espèce de grande blouse de cuir d'orignal.... Mon anneau est attaché au même cordon que ma croix ; je ne puis le porter à mes doigts, il me les ferait geler. Deux sacs de peau d'ours blanc sont suspendus à mon cou ; ce sont mes mitaines où mes mains sont toujours enfermées. J'ai sur la tête un large bonnet de peau de castor. Par-dessus ce bonnet, un châle de laine dont je me couvre le cou, les oreilles et autant que possible le visage. Un grand capuchon protège encore et le châle et le bonnet. Tout ce qui entoure ma figure est, en moins d'une demi-heure, couvert de glace : c'est ma respiration qui me joue ce tour. Je change alors le châle de place.

Dans cet attirail, Mgr Grandin fit, chaque année, des milliers et des milliers de kilomètres pendant plus de trente ans, traversant d'interminables plaines de neige, des lacs et des fleuves glacés, tantôt en traîneau, tantôt à pied, chaussé de longues raquettes. Plusieurs fois, il eut le nez gelé. En une circonstance, il resta deux jours perdu, avec un enfant de douze ans, sur le grand lac des Esclaves. Ses pieds étaient couverts d'ampoules et ses yeux souffraient horriblement du vent et de la réverbération du soleil sur la neige.

Ces voyages n'étaient pas sans consolation. Au fort Raë, situé au nord du grand lac des Esclaves, les sauvages vinrent l'écouter en grand nombre et se convertirent. Leur chef, voyant un de ses fils en danger de mort, le baptisa lui-même.

— Quel nom lui as-tu donné ? demanda le missionnaire.

— Je l'ai nommé Jésus-Christ.

— Assurément, tu ne pouvais lui donner un plus beau nom ; mais, à l'avenir, ne donne plus celui-là ; c'est le nom d'un Dieu et non celui d'un homme.

— Je le lui ai donné, afin que Jésus-Christ se souvint de lui.

Les bons sauvages étaient heureux d'assister aux cérémonies religieuses. Mais il leur en coûtait de ne pas fumer pendant la messe.

Un jour, raconte Mgr Grandin, me tournant pour dire *Dominus vobiscum*, je vois à côté de moi un nigaud, la pipe au bec. Accentuant l'écartement des bras, je lui donne un soufflet et fais tomber la pipe. Le sauvage eut honte et moi plus que lui. J'étais bien humilié de ma vivacité. Après la messe, j'excusai le coupable en supposant que c'était un nouveau venu et je grondai les autres pour ne pas l'avoir averti.

Dans cette mission, il eut la joie de baptiser 134 sauvages.

A la Providence, il rencontra plus de difficultés. Les missionnaires étaient dans le dénuement, et les Montagnais, sollicités d'autre part par un ministre protestant, refusaient de venir entendre leurs prédications. L'évêque se rendit au camp et leur tint ce langage :

Ce n'était pas à moi de venir vous trouver, mais à vous de venir à moi. Vous dites : « A quoi bon aller à lui ! Il ne peut pas même nous donner du tabac. » Ce n'est pas pour vous donner du tabac que je suis venu de si loin. D'autres étrangers ont pu venir vers vous chercher vos fourrures, et vous donner en retour du tabac et des vêtements. Mais je suis venu de la part de Dieu pour vous enseigner le chemin du ciel.... Voyez mes mains ! elles sont durcies par le travail. Je bâtis pour vous une maison du Bon Dieu, et vous me laissez seul ! Vous aussi, vous mourrez et vous rendrez compte à Dieu de votre mauvaise vie, du mépris que vous avez eu pour son envoyé. Ah ! vous vous plaignez que je ne vous donne pas du tabac ! Vous irez fumer avec les mauvais esprits, malheur que je voulais vous éviter.

Terrassés par ces paroles et le ton sur lequel elles furent prononcées, les sauvages suivirent l'évêque à la mission ; ils écoutèrent docilement ses instructions et

finirent par embrasser à peu près tous le catholicisme.

Dans cette station de la Providence, Mgr Grandin reçut, le 21 novembre 1863, les vœux de son cousin, le P. Grouard, qui venait d'achever son noviciat sous la direction du P. Clut : deux futurs évêques.

Au mois d'août 1864, l'intrepide missionnaire revenait à l'Île-à-la-Crosse, après avoir visité toutes les stations du Nord-Ouest. Il ne s'était laissé rebuter par aucune difficulté, par aucun obstacle. La vue des commerçants, qui exposaient leur vie pour quelques fourrures, l'aidait au milieu de ses privations.

O douleur ! s'écriait-il, dans l'immense pays qui m'est confié il ne se perd pas une peau de bête, et des âmes qui ont coûté le sang de Jésus-Christ se perdent tous les jours ! Et j'hésiterais à me sacrifier, moi ?

A la suite de ce voyage, un officier de la Compagnie de la baie d'Hudson lui écrivit pour lui dire combien ses souffrances et ses privations avaient excité l'admiration, même parmi les protestants.

V. VISITE DE MGR TACHÉ — PERDU — ENTERRÉ DANS LA NEIGE — INCENDIE — EN FRANCE

En 1864, Mgr Taché visita son coadjuteur. Une mission fructueuse fut donnée à l'Île-à-la-Crosse. Les prélats consacraient tout le jour et une grande partie de la nuit à l'instruction et aux confessions des néophytes. Ces pauvres sauvages abusaient parfois de la bonté des missionnaires, sans s'apercevoir qu'ils étaient importuns.

Un soir, la sonnette retentit. Mgr Grandin, qui avait confessé jusqu'à 11 heures, était dans son premier sommeil. L'évêque de Saint-Boniface lui recommande de ne pas se déranger et va ouvrir la porte. Il trouve un grand escogriffe qui lui dit :

— Ce n'est pas toi que je veux voir, c'est Mgr Grandin.

— Et que lui veux-tu, à Mgr Grandin ?

— J'ai mal aux dents et je ne puis dormir ; je voudrais qu'il me chantât un cantique.

Mgr Taché saisit un chou-navet :

— Tiens, dit-il, mange ceci pour te faire oublier le mal de dents, et laisse-nous dormir en paix.

A peine remis d'une grave maladie, l'évêque de Satala entreprit d'ouvrir un chemin entre le lac Vert et l'Ile-à-la-Crosse. Ce travail colossal à travers la forêt de Carlton fut exécuté à l'aide de quelques métis et des sauvages. Il permit à Mgr Grandin de se rendre plus commodément à Saint-Boniface.

Je me procurai, à Saint-Boniface, écrit-il, chevaux, charrettes et une foule de choses précieuses pour nous, bien que communes : diverses chaudières, poêles, tuyaux, etc., des poules qui nous donnèrent des œufs en voyage ; je me procurai même des chats.

Au mois d'octobre, il partit pour aller visiter la mission du lac Caribou. Perdu sur la glace de ce lac, qui mesure environ 350 kilomètres en longueur et 80 en largeur, l'évêque et ses compagnons restèrent plusieurs jours sans manger. Lorsque, enfin, on découvrit la mission, le nez et le menton du prélat étaient gelés, ses jambes hors de service.

Après avoir procuré plusieurs exercices religieux aux sauvages et réconforté les missionnaires, Mgr Grandin voulut visiter d'autres stations. Epuisé de fatigue et incapable de marcher, il voyageait sur un traîneau, qui se brisa en route. Il pria ses compagnons de le laisser seul et d'aller chercher du secours. Les sauvages l'entendirent dans un trou creusé dans la neige, le recouvrirent soigneusement et dressèrent un poteau pour reconnaître l'endroit. Ils ne revinrent que le lendemain extraire l'évêque, qui assura qu'il n'avait jamais si bien dormi que dans ce tombeau.

De retour à l'Ile-à-la-Crosse le 4 février 1867, Mgr Grandin y fut témoin de l'incendie du 1^{er} mars, qui dévora tous les bâtiments de la mission, excepté l'église.

Je me trouvais sans asile, avec un Père gravement malade, trois Frères convers, dont un bien malade aussi, et dix-neuf petits garçons. Nous n'avions pas une couverture pour nous garantir d'un froid de 20 à 30 degrés.... J'étais

sans bréviaire, sans rituel; Je n'avais pas même un mouchoir pour essuyer mes larmes, et j'eus la faiblesse d'en répandre beaucoup.

Néanmoins, comme il n'y avait pas eu d'accidents de personnes, l'évêque voulut qu'on remerciât Dieu par le chant du *Te Deum*.

Mes enfants, dit-il, quand on a le bonheur d'avoir la foi, on courbe la tête avec résignation. Chaque épreuve doit nous attacher davantage à Jésus-Christ.

Puis il fit 300 lieues sur la neige et sur les glaces pour porter la triste nouvelle à Mgr Taché.

A Saint-Boniface, il trouva une lettre au P. Fabre, Supérieur général des Oblats, l'invitant expressément à se rendre au Chapitre de la Congrégation, qui allait se tenir en France.

A Paris, Mgr Grandin vit Mgr Darboy et pénétra dans quelques salons du faubourg Saint-Germain. Dans une réunion, il rencontra Louis Veuillot (1). On parlait de Benoît Labre, qu'un plumitif avait essayé de ridiculiser et que le grand écrivain catholique avait vengé le matin même. Pour justifier à son tour le saint mendiant, l'évêque dit qu'obligé de vivre avec les sauvages et même de coucher à côté d'eux et de leurs chiens, il se trouvait dans la même condition matérielle que le bienheureux Labre. Le lendemain, sous ce titre : « L'évêque pouilleux », l'*Univers* publiait un admirable portrait de Mgr Grandin. Après avoir raconté ses travaux et ses souffrances, il concluait en ces termes : « Le mendiant du Colisée et l'évêque pouilleux de l'Amérique du Nord sont bien de la même famille : celle des héros et des saints. »

VI. LE DIOCÈSE DE SAINT-ALBERT — LE PAYS LES HABITANTS — LES MISSIONNAIRES

Parti de Brest le 25 avril 1868, Mgr Grandin arrivait au Canada dans les premiers jours de mai. Il assista au Con-

(1) Louis Veuillot. Voir *Contemporains*, n° 59.

cile de Québec, qui décida l'érection de deux nouvelles provinces ecclésiastiques : celles de Toronto et de Saint-Boniface, et la création du diocèse de Saint-Albert, dont il fut nommé titulaire. Ce diocèse comprenait le bassin des rivières de la Saskatchewan, de Churchill et d'Athabasca. Il mesurait 1 670 kilomètres en longueur, 715 en largeur et une superficie totale de 1 200 000 kilomètres carrés, c'est-à-dire plus de deux fois l'étendue de la France.

Cette contrée différait de celle qu'il avait jusqu'alors évangélisée par la nature du sol, le climat et les habitants. L'hiver y est moins rigoureux et moins long. La rivière Saskatchewan (ainsi nommée de deux mots cris signifiant : rapide courant) traverse d'immenses et riches plaines dans son parcours de 2 000 kilomètres, depuis les Montagnes Rocheuses jusqu'au lac Winnipeg. Le bras Sud est à la branche Nord ce que le Missouri est au Mississippi, un vassal plus puissant bien que moins célèbre que son seigneur. La branche Nord coule entre des rives profondément échanquées, empanachées de splendeurs sylvestres. De belles et grandes villes surgiront plus tard dans ces lieux ; à l'arrivée de Mgr Grandin, en 1868, c'était une vaste solitude, tantôt boisée, tantôt couverte d'herbes sauvages et de bruyères ; c'était la Prairie, patrie du buffalo et du Peau-Rouge.

Elle est belle la Prairie pendant les quelques mois d'été, avec ses oiseaux aquatiques, sa riche verdure et ses fleurs variées ; le sol est d'une fécondité prodigieuse. Mais qu'elle est terrible l'hiver avec ses poudreries et ses ouragans déchaînés ! L'aspect est le même que celui du désert africain : même horizon infini, même inconnu sans limites. Comme le désert, la Prairie a ses oasis et ses populations nomades. Celles-ci jouissaient encore d'une pleine indépendance. Ce n'étaient pas les doux et paisibles Montagnais, mais les tribus farouches des Cris et des Pieds-Noirs, qui adoraient le soleil et,

chaque année, célébraient pendant quatre jours une fête solennelle en son honneur. Pour ces sauvages, le paradis terrestre était la Prairie, mais la Prairie peuplée de bisons.

Le buffalo ou bison constituait la principale ressource de l'Indien. Il lui fournissait une nourriture saine qu'il pouvait manger fraîche ou séchée, préparée sous la forme de *pémikan*, ce qui lui permettait de la conserver longtemps et de la transporter facilement en voyage. La peau lui donnait la couverture de sa tente, les pièces de son vêtement et sa chaussure. Dans les tendons, il trouvait un fil souple et fort ; avec les cuirs, il fabriquait des selles pour ses chevaux, des boucliers et des tambours. Les cornes étaient façonnées en cuillères et en coupes ; et les sabots, dissous et convertis en colle, entraient dans la fabrication des arcs et d'autres armes.

Malheureusement, le sauvage lui-même, séduit par l'appât du gain, allait détruire cette noble bête avec une imprévoyance inexcusable. Il en fit périr jusqu'à un million par an.

Les Bulles qui érigeaient la province de Saint-Boniface ne furent signées à Rome que le 22 septembre 1871. En attendant sa constitution officielle, le diocèse de Mgr Grandin porta le nom de vicariat de la Saskatchewan. Il comptait douze missionnaires, fixés dans six résidences, dont quelques-unes à d'énormes distances des autres. Ces six résidences étaient :

Saint-Jean-Baptiste à l'Île-à-la-Crosse et Saint-Pierre, au lac Caribou, Notre-Dame des Victoires, sur les bords du lac la Biche, fréquentée par les Cris ; Sainte-Anne, peuplée d'un grand nombre de métis et d'Assiboines, Saint-Paul-des-Cris, non loin d'Edmonton, sur la branche nord de la Saskatchewan ; enfin, Saint-Albert, fondé en 1861, qui devenait le siège de l'évêché.

Quand fut érigé le vicariat, la mission donnait les secours religieux à 500 métis et à quelques sauvages. Des Sœurs Grises

instruisaient les enfants. Les locaux n'étaient que de petites cabanes. Lorsque l'évêque officiait, il ne pouvait prendre sa mitre qu'entre les solives de sa cathédrale, tellement le toit en était peu élevé. Mgr Grandin alla s'y fixer en 1869. Le 13 août, il arrivait à Carlton, le premier poste de son nouveau vicariat. Il franchissait la branche nord de la Saskatchewan, mesurant 800 mètres de largeur. A peine les radeaux et les barques avaient-ils transporté le bagage de la caravane qu'un bœuf attelé à un char chargé des effets les plus précieux de l'évêque fut pris d'une subite épouvante et se précipita dans la rivière. Le calice et le ciboire donnés par Pie IX (1), des ornements sacerdotaux et pontificaux, une mitre offerte par le clergé de Marseille, un album contenant le portrait de parents et d'amis, etc., tout fut perdu.

Dans mon premier malheur, écrivait-il à ses parents, vous étiez tous brûlés, et aujourd'hui vous êtes tous noyés. Heureusement, vous n'en avez pas souffert, et vous voudrez bien faire en sorte que je n'en souffre pas moi-même en me promettant encore une fois vos photographies. Vous étiez dans mon album en bonne société, je vous assure, avec le Pape, la plupart des membres de l'épiscopat français, bon nombre des bienfaiteurs de mes missions, et tous ont eu le même sort. Mais c'est de toutes mes pertes la plus facile à réparer ; vous voudrez bien m'aider pour cela, je l'espère.

Le 26 octobre, après une visite à l'Île-à-la-Crosse, l'évêque fut reçu solennellement à Saint-Albert. Les métis, à cheval, étaient allés à sa rencontre à trois milles de distance. De vaillants missionnaires attendaient leur chef, prêts à partir dans les directions qu'il leur indiquerait ou à exécuter les travaux qu'il leur assignerait.

Un terrible fléau, la peste, qui fit plus de 4 000 victimes parmi les sauvages et les métis, éclata sur ces entrefaites. Le dévouement des missionnaires et de Mgr Grandin fut sans bornes ; il fortifia les chrétiens, étonna les infidèles et avança la diffusion de l'Évangile.

VII. ACQUISITION DU NORD-OUEST PAR LE CANADA — VISITE AUX PIEDS-NOIRS — PRÉDICTIONS EN FRANCE

Cette même année allaient être transformées les vastes régions du Nord-Ouest.

Depuis longtemps, les hommes d'État canadiens jetaient des regards de convoitise de ce côté. Au dire des explorateurs, les territoires de chasse de la Compagnie de la baie d'Hudson, situés à l'ouest des grands lacs, renfermaient une zone fertile de plusieurs centaines de millions d'hectares, destinés à rivaliser avec le *Far-West* américain. Ces richesses naturelles avaient été ignorées jusqu'alors. La Compagnie, par une diplomatie aussi habile qu'intéressée, avait toujours représenté ce pays comme impropre à la culture. Sa politique avait toujours été de conserver et même de développer l'aspect sauvage de ces contrées. S'opposer à toute tentative de colonisation, tel avait été son mot d'ordre pendant deux siècles.

Ce fut comme une révélation pour le gouvernement canadien d'apprendre que, au delà des lacs Winnipeg et Manitoba, il existait un immense pays, d'une richesse incomparable et susceptible de nourrir des millions de familles ; aussi s'empressa-t-il d'entrer en négociation avec la Compagnie pour acquérir les droits que celle-ci prétendait posséder en vertu de la Charte octroyée en 1670 par le roi Charles II. Les négociations aboutirent à la cession au Canada, contre une indemnité de 7 500 000 francs de ce domaine de plus de 5 millions de kilomètres carrés.

Le premier acte du gouvernement canadien, en prenant possession du territoire, fut d'en détacher la partie la plus colonisée pour en former une province à laquelle on donna le nom de Manitoba. Le reste ne fut organisé définitivement que dix ans plus tard, en 1880.

N'ayant pu se rendre au Concile du Vatican, Mgr Grandin écrivit à Pie IX pour l'assurer de sa croyance à l'infaillibilité pontificale et de ses sympathies à l'occa-

(1) Pie IX. Voir *Contemporains*, n° 120 à 123.

sion de la prise de Rome par les Piémontais.

Puis il entreprit la visite des tribus sauvages évangélisées par le P. Lacombe. Les Pieds-Noirs lui firent une réception triomphale dans leur campement.

Dès que nous fûmes en vue du camp, raconte l'évêque, notre marche devint tout à fait solennelle. Je fis prendre à mon coursier une allure lente et grave. Les Pères qui m'accompagnaient m'imitèrent. L'un d'eux portait une bannière déployée.

De distance en distance, nous étions reçus par des chefs inférieurs, aux costumes plus ou moins bizarres. Ils venaient m'embrasser, baiser mon anneau, me passer les mains sur les bras et la poitrine, puis faisaient sur eux les mêmes attonnements, comme pour s'approprier une vertu qu'ils croyaient avoir tiré de ma pauvre personne. Mes compagnons subissaient ensuite le même cérémonial.

Enfin, le grand chef arriva à cheval. Il nous embrassa sans mettre pied à terre.

Pendant ces réceptions, les jeunes sauvages chantaient et dansaient; faute de tambours pour s'accompagner, ils frappaient leurs fusils de leurs baguettes. Mais bientôt on leur apporta des tambours du camp, et alors la musique fut complète.

Après la réception du chef, vint celle des femmes et des enfants. Une troupe de femmes hideusement tatouées venaient me baiser la main.... Autour de moi, on chantait, on dansait, on tirait des coups de fusil en signe de joie; je ne pouvais répondre que par mes larmes. Je faisais connaissance avec une des nations sauvages les plus nombreuses de mon diocèse....

Le chef demanda des missionnaires pour sa tribu; l'évêque promit d'en accorder à condition que les nouveaux chrétiens renonceraient à la polygamie et traiteraient convenablement leur femme légitime et leurs filles, qu'ils avaient jusqu'alors assimilées à leur bétail.

En 1872, Mgr Grandin quittait le titre de coadjuteur de Saint-Boniface pour prendre officiellement celui d'évêque de Saint-Albert; il bénissait sa cathédrale, assez vaste édifice, à la construction duquel tout le personnel de la mission, depuis l'évêque jusqu'aux novices, avait contribué. La même année, il apprit la mort de son père. Il fut distrait de son deuil par

les besoins pressants de son diocèse et, en particulier, par l'établissement d'une œuvre qui lui était bien à cœur, celle des écoles.

Il avait projeté d'établir au Canada, sur le modèle de l'*Œuvre des Ecoles d'Orient*, une association spécialement chargée de procurer des ressources pour l'instruction des enfants sauvages de la Prairie. Le P. Lacombe, qu'il avait nommé son vicaire général, fut envoyé au Canada et en Europe à ce sujet. Les évêques canadiens, le cardinal Manning, Pie IX et Léon XIII bénirent et approuvèrent l'entreprise. Cependant, pour ne pas nuire à l'œuvre de la Propagation de la Foi, l'évêque de Saint-Albert dut, plus tard, renoncer à ses projets. Ce lui fut un grand sacrifice, qu'il offrit à Dieu avec foi et humilité.

En l'absence du P. Lacombe, Mgr Grandin séjourna assez longtemps au milieu des Cris, les instruisant et leur administrant les sacrements.

Venu en France en 1873, pour assister au Chapitre des Oblats, il accepta de prêcher en faveur de l'œuvre de la Propagation de la Foi. Vingt-trois cathédrales et une multitude d'églises paroissiales, de Séminaires, d'écoles, de cercles, etc., entendirent sa parole apostolique. Après une courte visite à sa famille, il se rendit à Angoulême, dont Mgr Sébaux, son protecteur, venait d'être nommé évêque.... A Poitiers, à Bordeaux, à Nevers, à Autun, à Tours, à Lyon, à Grenoble, à Marseille, à Montpellier, à Mende, à Rodez, à Clermont-Ferrand, à Nancy, à Saint-Dié, l'ardent missionnaire faisait passer dans l'âme de ses auditeurs quelques étincelles du zèle qui dévorait son cœur.

Certaines prédications cependant furent marquées par des incidents regrettables. A Tournus (Saône-et-Loire), les franc-maçons, et à Louhans, quelques anarchistes essayèrent de faire du tapage. Sans s'émouvoir, le missionnaire fit entre ses sauvages diocésains et ses stupides interrupteurs une comparaison qui n'était pas à l'avantage de ces derniers.

Avant de regagner le Canada, Mgr Grandin vint à Rome où Pie IX l'accueillit avec une bonté toute paternelle, lui accordant généreusement les faveurs qu'il sollicita. Au mois de mai 1874, il reprit le chemin de sa mission, emmenant avec lui dix-sept ouvriers apostoliques, parmi lesquels son neveu, l'abbé Henri Grandin.

VIII. VISITE DIOCÉSAIN — SECTARISME TYRANNIQUE — UN ÉVÊQUE SAUVAGE EN FRANCE

L'hiver de 1874-1875 fut rude à Saint-Albert. Un des bons serviteurs de la mission, Louis Dazé, périt de froid et de faim, égaré dans le désert de neige. Le printemps arrivé, l'évêque entreprit la visite de son diocèse. A l'Ile-à-la-Crosse, il fut édifié par la ferveur des chrétiens et administra le sacrement de confirmation au sauvage qui, jadis, sous le nom de « Fils de Dieu », lui avait donné des coups de bâton, mais, depuis lors, avait changé complètement de vie et de croyance. En remontant la rivière Saskatchewan, l'évêque vit d'un œil attristé les progrès de l'immigration protestante. Le retour fut pénible ; loin de tout secours, l'essieu de sa charrette fut brisé. Les réparations se firent lentement, à l'aide d'un simple couteau de poche, sous une pluie fine qui traversait les vêtements. On campa sur l'herbe mouillée. Le prélat ressentit les premières atteintes du mal d'oreilles dont il devait souffrir toute sa vie.

A la fin de 1875, Mgr Grandin fit plusieurs ordinations et fonda un Séminaire dont la direction fut confiée à son neveu.

L'année 1876 fut marquée par une sourde agitation des sauvages, qui voyaient avec inquiétude les colons s'avancer peu à peu dans la Prairie et les troupeaux de buffles diminuer d'une façon sensible. L'excitation était grande dans les tribus ; la guerre pouvait éclater d'un moment à l'autre. Pour éviter de sanglants conflits, le gouvernement canadien fit appel à l'influence des missionnaires. Il pria

Mgr Grandin et quelques-uns de ses collaborateurs de s'interposer entre la barbarie et la civilisation. Par les soins de l'évêque, un traité fut conclu avec les Cris et les Montagnais en 1876. L'année suivante, le P. Lacombe décidait les Pieds-Noirs à accepter les mêmes conditions. En vertu de ces traités, les sauvages sont parqués dans une *réserve*. On appelle ainsi une étendue de terrain trop restreinte pour permettre à une tribu, telle que celle des Peaux-Rouges ou toute autre, d'y vivre uniquement de chasse, mais suffisante pour vivre des produits de la culture et de l'élevage. Il est défendu aux colons de s'y installer, mais la tribu qui s'y trouve ne doit pas non plus en sortir. En revanche, l'Etat s'engage à aider les Indiens et à leur apprendre la culture de la terre.

La civilisation pénétrait peu à peu dans ces immenses solitudes. Bientôt les sauvages ne furent plus à craindre. Alors les missionnaires constatèrent l'ingratitude de la Compagnie de la baie d'Hudson à leur égard. Bien souvent on avait eu recours au prêtre catholique pour apaiser des conflits occasionnés par des dénis de justice. C'était une barrière élevée contre les fureurs et les déprédations des sauvages : l'église était volontiers construite près et même dans l'enceinte du fort. Les Indiens une fois muselés, on suivit une ligne de conduite bien différente.

La plupart des colons ou chefs manifestèrent des sentiments hostiles aux missionnaires. Non contents de leur faire payer des sommes énormes pour le transport des objets de première nécessité, beaucoup d'entre eux interdirent les exercices religieux à l'intérieur du fort et exigèrent que les églises fussent construites loin des habitations.

Vainement, Mgr Grandin protesta contre ces procédés ; sa parole ne fut pas écoutée.

A la fin de l'année 1877, l'évêque dut venir en France pour y faire traiter son mal d'oreilles, qui lui occasionnait des souffrances atroces. Diverses célébrités médicales prescrivirent des traitements,

mais n'empêchèrent pas la surdité de faire des progrès inquiétants. Dominant ses souffrances, le prélat consentit à prêcher et à donner la confirmation dans plusieurs diocèses. Un jour qu'il venait de confirmer 800 enfants à Saint-Léonard d'Alençon, le curé, du haut de la chaire, le félicita d'avoir tout quitté, vingt-cinq ans auparavant, de s'être fait sauvage pour gagner des âmes à Jésus-Christ.

Entendez-le bien, mes Frères, ajouta-t-il, Mgr Grandin s'est fait sauvage dans la bonne acception du mot ; vivant de la vie des sauvages, se nourrissant de leur nourriture plus que grossière, se revêtant de peaux de bêtes comme eux, habitant sous leurs tentes de cuir, couchant en plein air avec eux, se laissant dévorer par leur vermine....

On invitait parfois le prélat dans des maisons aristocratiques ou bourgeoises. Sans courir après l'esprit, il savait s'en servir au besoin.

En une circonstance, un publiciste, placé à table en face de lui, s'oublia jusqu'à lui demander :

— Monseigneur, quelle différence y a-t-il entre Grandin et gredin ?

Souriant et sans s'émouvoir, l'évêque répondit :

— Mon cher Monsieur, il pourrait bien y avoir la largeur de la table.

Dans une autre famille, c'était jour de réception. On introduisit l'évêque au salon. Beaucoup de dames s'y trouvaient décolletées, en costume de bal.

La maîtresse de la maison, s'apercevant de son étonnement, lui fait des excuses :

— Madame, répondit-il, je ne devrais pas cependant être trop surpris. Depuis vingt-cinq années, je vis au milieu de dames dont la toilette est encore plus sommaire que celles-ci.

Entre-temps, le prélat ordonnait prêtre un de ses neveux, assistait au sacre de Mgr Balain, évêque de Nice, et au couronnement de Léon XIII (1).

Le 20 novembre 1879, il était de retour à Saint-Albert.

IX. ENVAHISSEMENT DE LA CIVILISATION — LE CHEMIN DE FER DU PACIFIQUE — TYRANNIE PROTESTANTE — RÉVOLTE DES MÉTIS

Les deux années 1880 et 1881 furent consacrées à la visite des stations. Les Indiens, appelés Piéganes et Gens du Sang, lui donnèrent bien des préoccupations.

Je suis en route depuis le 12 avril, écrivait-il à l'évêque de Laval, et ne serai pas de retour avant la fin de septembre ou le commencement d'octobre ; je ne verrai pas autant de prêtres en six mois que j'en voyais en un jour avec Votre Grandeur ; ainsi, hier, je quittais une mission, et je serai au moins trois semaines sans en rencontrer une autre. Je ne puis m'annoncer, à huit jours près, aux missionnaires que je visite ; quand j'arrive, on me reçoit, et, si par quelques signes on a pu se douter de mon arrivée, on tire force coups de fusil pour la célébrer. Je revois, parfois encore, d'anciens condisciples et des amis, toujours des frères bien-aimés, avec lesquels je passe huit ou dix jours, afin qu'ils aient le temps de me faire part de leurs peines, de leurs consolations et de me faire connaître leurs plans ; j'ai besoin, moi aussi, d'épancher mon cœur dans le leur.... Je pleure en arrivant, je pleure en partant, on dirait que c'est une partie du cérémonial, tant cela se fait régulièrement....

La civilisation qui montait vers ces régions, inaccessibles jusqu'alors, n'était pas sans jeter des inquiétudes dans l'âme du missionnaire. Il craignait que les bateaux à vapeur et les chemins de fer ne nuisissent à son œuvre d'évangélisation. Il redoutait d'entendre bientôt des blasphèmes là où retentissaient des cantiques en langues crise et montagnaise. En vain, ses amis, Mgr Sébaux, Mgr Taché et Mgr Laflèche, évêque des Trois-Rivières, essayaient de le rassurer.

Voici, écrivait ce dernier, que l'on voit plus clairement les plans de la Providence : c'est à la race blanche qu'elle livre aujourd'hui ces vastes territoires, et des missionnaires qu'elle a envoyés d'avance sont là prêts à jeter les semences de la divine parole au milieu de ces populations qui arrivent de tout côté. Je ne crains pas de le dire, l'organisation de l'Eglise catholique, en ces contrées, est un fait tout providentiel, préparé pour le salut d'un grand

(1) Léon XIII. Voir *Contemporains*, n° 20.

nombre d'âmes et pour l'avenir religieux de ce pays. Courage, cher Seigneur, vous verrez de vos yeux cette transformation et vous serez le *Joseph* chargé de distribuer le froment de la vie éternelle à ces nombreuses populations. Ce sera un bonheur pour moi d'y contribuer en vous envoyant du secours.

— Je crois, comme vous, répondait Mgr Grandin, que les sauvages doivent disparaître, mais je voudrais pouvoir les envoyer en paradis.

La construction du chemin de fer du Pacifique allait activer le mouvement de transformation. Ce chemin de fer, traversant le Canada dans toute sa largeur, devait relier Montréal, terminus de la navigation sur l'Atlantique, à Vancouver-city, point de départ de la navigation sur l'océan Pacifique. Il n'avait pas moins de 4 679 kilomètres. Les travaux, commencés sous la direction de l'Etat en 1875, furent continués, à partir de 1881, par une Compagnie privée. L'exécution de la voie coûta des sommes énormes dans la Colombie, à cause des travaux d'art nécessités par les montagnes et les rivières ; au nord du lac Supérieur, la dépense fut encore plus considérable ; mais depuis ce lac jusqu'aux Montagnes Rocheuses, sur une étendue de plus de 2 000 kilomètres, à travers la Prairie, il n'y eut qu'à poser les rails sur un remblai. Cependant, sur cette partie du parcours, la construction de la ligne faillit ne pouvoir se faire. Les sauvages, dont on traversait les réserves, ne voulaient pas consentir à la pose des rails. Quinze cents d'entre eux prirent les armes ; les travailleurs du Pacifique allaient être égorgés, lorsque le P. Lacombe s'interposa. Grâce à son ascendant sur les Indiens, il décida leur chef, Pied-de-Corbeau, à conclure une convention avec le gouvernement : les réserves furent agrandies, et la ligne put traverser le territoire des Peaux-Rouges.

Profitant aussitôt des facilités de locomotion, les ministres protestants s'établissaient dans toutes les réserves. L'or, les présents, la morale facile leur procuraient des adeptes. Bientôt le sectarisme se mani-

festa sous toutes les formes, encouragé par les hauts fonctionnaires, à peu près tous orangistes fanatiques. On vit des actes vraiment tyranniques. Des réserves presque exclusivement catholiques étaient gratifiées d'une école protestante. Les sauvages qui refusaient d'envoyer leurs enfants à cette école se voyaient privés de rations ; on leur enlevait même leurs outils et leurs animaux. Jamais on n'autorisait l'ouverture d'une école catholique dans une réserve où se trouvait déjà une école protestante. Il en était de même pour les missions. Les unes étaient visiblement favorisées ; aux autres, on refusait l'aide et les secours auxquels elles avaient droit.

Fatigué de ce système de deux poids et de deux mesures, Mgr Grandin écrivit au gouvernement canadien. Comme on ne paraissait tenir aucun compte de sa lettre, il se rendit à Ottawa. Le gouverneur général reconnut la légitimité de ses réclamations et fit droit à la plupart d'entre elles.

Tandis que l'évêque de Saint-Albert plaidait la cause du catholicisme, de graves événements se passaient dans son diocèse. A la suite de l'arpentage des vastes territoires du Nord-Ouest, de criantes injustices furent commises à l'égard des métis. On ne voulait pas reconnaître leurs droits de propriété sur certains terrains qu'ils occupaient de longue date. Les esprits s'échauffèrent ; on parlait de prendre les armes. Mgr Grandin dut rentrer à Saint-Albert pour apaiser la révolte. Il réussit momentanément.

Mais à peine venait-il de célébrer dans une fête de famille (25 septembre 1884) le vingt-cinquième anniversaire de sa consécration épiscopale, que l'insurrection éclata. Sous la direction de Louis Riel, qu'ils avaient choisi pour chef, les métis engagèrent la lutte avec les troupes canadiennes. Plusieurs combats furent livrés. Deux missionnaires, les PP. Marchand et Fafard, tombèrent sous les balles des insurgés. Finalement, Riel ayant été pris et exécuté à Régina, l'ordre fut rétabli.

X. DERNIÈRES ANNÉES DE MGR GRANDIN —
LES ÉCOLES — DERNIER VOYAGE EN FRANCE
— MORT.

Les années 1886, 1887 et 1888 furent fécondes en travaux. Visite du diocèse, courses et prédications au Canada et aux États-Unis, voyage à Rome pour assister au Chapitre général de sa Congrégation, lettres incessantes pour implorer la charité en faveur de ses missions et de ses écoles, etc. Tout cela, malgré diverses maladies qui étreignaient rudement le prélat, malgré la fièvre qui le dévorait. Au Concile provincial tenu à Saint-Boniface en 1886, Mgr Grandin avait exprimé le vœu qu'on divisât son vaste diocèse. Selon son désir, la partie Est en fut détachée et forma le vicariat de la Saskatchewan, dont Mgr Pascal devint, en 1891, le premier titulaire. Bien que réduit de moitié, le diocèse de Saint-Albert était encore plus grand que la France. Il mesurait 700 kilomètres carrés de superficie, conservant 25 stations avec 27 missionnaires.

En 1888, la question des écoles fut de nouveau agitée. Les quelques libertés accordées aux catholiques leur étaient retirées une à une. En 1892, on leur enleva le choix des livres, le droit de nommer des examinateurs, la possibilité de créer des écoles normales, le droit d'ouvrir la classe par la prière, la langue française était abolie pour les examens, etc.

Mgr Grandin entreprit une vigoureuse campagne contre ces mesures iniques. Sous son inspiration, le P. Leduc publia l'*Hostilité démasquée*, brochure qui dévoilait les injustices faites aux catholiques. Lui-même écrivit au gouvernement, aux députés et dans les journaux des lettres énergiques. Cette vaillante campagne devait amener, en 1901, de sérieuses modifications dans le régime scolaire.

Pour contre-balancer l'invasion protestante dans son diocèse, l'évêque fit appel à quelques familles canadiennes qui voulaient émigrer aux États-Unis. Ces colons, profondément catholiques, vinrent se fixer

dans les environs de Saint-Albert. Non content de leur procurer des secours religieux, l'évêque mit à leur disposition des semences, du bétail et l'expérience de ses missionnaires. Peu à peu le Nord-Ouest changea d'aspect. Saint-Albert n'était plus une petite station perdue au milieu des bois. C'était une belle mission, commandant l'admiration par ses monuments, son hospice, ses écoles et ses orphelinats, par l'éclat des cérémonies religieuses et par une population de 1 200 catholiques qui s'étaient réunis autour de la cathédrale et avaient couvert le pays de riches cultures.

Au mois de mai 1892, les évêques de la province de Québec, qui avaient tant contribué à l'organisation de celle de Saint-Boniface, vinrent visiter Mgr Grandin. Des fêtes splendides eurent lieu à cette occasion. Pour la première fois, des draps de lit parurent dans le pauvre évêché de Saint-Albert.

Comme pour lui faire expier ce court instant de joie, une nouvelle maladie éprouva le prélat. Il dut se rendre chez les Frères de Saint-Jean de Dieu, à Paris. A peine remis de ses souffrances, il parcourut la France, la Belgique et les bords du Rhin, quêtant en faveur de ses œuvres.

En France et aussi à son retour à Saint-Albert en 1894, Mgr Grandin eut à répondre à bien des lettres lui demandant des renseignements sur le Klondike, dont les gisements d'or avaient été découverts récemment sur les bords du Yukon. Comme autrefois la Californie, le mot magique de Klondike avait fait surgir et se précipiter vers les glaces du Nord des bandes d'aventuriers.

C'est la fièvre, la folie de l'or, écrivait le prélat. Depuis quelque temps, je suis assiégé de consultations sur les voies à suivre. Pour trouver ce métal, des caravanes, ignorantes des difficultés du pays, partent aveuglément par terre, par eau, s'exposant à bien des déboires, peut-être à mourir de faim.

Pour ne pas laisser sans secours religieux ces milliers de prospecteurs, séduits et entraînés par le mirage de l'or, il en-

voya un missionnaire sur les bords du Yukon.

Le 22 juin 1894, Mgr Grandin assistait Mgr Taché à ses derniers moments. Le 17 juin, il consacrait, dans l'église de Saint-Albert, son coadjuteur, Mgr Legal. Tout en lui confiant la visite des stations, il garda pour lui l'administration générale.

A cette époque, 20 000 habitants de la Galicie émigrèrent au Canada. D'autres vinrent les rejoindre, et leur nombre dépassa bientôt 50 000. Ils s'étaient fixés dans le Manitoba, dans l'Alberta et dans la Saskatchewan. Ils avaient un dialecte particulier, le *petit russe*. Quoique catholiques, ils appartenaient pour la plupart au rite grec-ruthène et se trouvaient sans pasteurs sur le continent américain. Pour les soustraire à l'hérésie qui les guettait, Mgr Grandin et les évêques du Nord-Ouest écrivirent à l'archevêque de Lemberg (Autriche), qui envoya d'abord au Manitoba son propre secrétaire, le P. Zoldach, puis des Basiliens réformés de Galicie, pour exercer le saint ministère auprès de leurs compatriotes.

Le 21 janvier 1900, Mgr Grandin bénissait son Séminaire et la première pierre de sa nouvelle cathédrale était bénite le 6 octobre suivant par S. Exc. Mgr Falconio, délégué apostolique au Canada. Peu de temps après, il apprenait la mort de son frère ; devenu chanoine du Mans, l'abbé Jean n'avait cessé d'envoyer des secours aux missions canadiennes.

En apprenant la triste nouvelle, le prélat dit aux prêtres qui l'entouraient : « La mort de mon frère est un avertissement de Dieu pour me préparer à mourir. »

La vie de l'apôtre touchait, en effet, à son terme. Une de ses dernières joies fut le sacre de Mgr Breynat, vicaire apostolique du Mackensie. Cloué par la maladie sur un lit de douleurs, Mgr Grandin ne put assister à la cérémonie, qui eut lieu dans la cathédrale de Saint-Albert.

Les premiers mois de 1902 furent excessivement pénibles. A partir du 31 janvier,

il lui fut impossible de célébrer la messe. Le 2 juin, il reçut encore une fois les sacrements de l'Eglise et mourut le lendemain, laissant ses missionnaires et ses diocésains désolés de sa perte, mais profondément édifiés par ses vertus.

En mourant, l'évêque de Saint-Albert avait la consolation de constater la présence de 100 000 catholiques dans le Nord-Ouest canadien. Quel changement depuis 1817 ! Dans ces régions, haletées par les sauvages et parcourues par les trappeurs, il n'y avait pas alors un seul prêtre. En 1818, deux seulement y exerçaient le saint ministère. En 1845, on comptait un évêque et six prêtres. Et, en 1903, huit évêques, 307 prêtres, 408 églises, 136 écoles et plusieurs hôpitaux.

La conquête, par la civilisation, de ces immenses territoires est due principalement aux missionnaires. Là, comme sur tous les points du globe, ils ont été d'infatigables pionniers. Si l'on jette un regard sur la carte de ces régions inconnues il y a cinquante ans, on y voit le souvenir de leurs découvertes et de leurs travaux ; on y lit ces noms : lacs Taché, Grandin, Fabre, Rey, etc. ; localités Grandin, Taché, Legal, Lacombe, Leduc, Lebret, Vègreville, Simonin, Duhamel, le Sacré-Cœur.

Sans les missionnaires, les sauvages n'eussent probablement pas accepté les traités. Sans les missionnaires, le soulèvement des métis, en 1885, eût été universel ; on oublie trop l'influence de Mgr Grandin sur les métis de l'Alberta et l'action du P. Lacombe sur les Pieds-Noirs. Sans les missionnaires, le massacre des ouvriers du *Canadien-Pacifique* était inévitable.

J.-M.-J. BOUILLAT.

BIBLIOGRAPHIE

R. P. JONQUET, O. M. I., *Mgr Grandin*, Montréal, 1904. — Dom BENOIT, *Vie de Mgr Taché*, Montréal, 1904. — DEMANGE, *Au Canada*. — ROUTHIER, *De Québec à Victoria*. — JÉRÉMIAH LYNCH, *Trois mois au Klondike*.